



DIRE LE “ SAVOIR-FAIRE ” EN NAHUATL CLASSIQUE.

Marie Noëlle Chamoux

► To cite this version:

Marie Noëlle Chamoux. DIRE LE “ SAVOIR-FAIRE ” EN NAHUATL CLASSIQUE.. Salvatore d’Onofrio et Frédéric Joulian. Dire le savoir-faire. Gestes, techniques et objets, L’Herne, pp.37-54, 2006, Cahiers d’anthropologie sociale, n°01. halshs-00385811v2

HAL Id: halshs-00385811

<https://shs.hal.science/halshs-00385811v2>

Submitted on 21 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DIRE LE « SAVOIR-FAIRE » EN NAHUATL CLASSIQUE.
ESSAI D'INTERPRETATION

Marie Noëlle Chamoux*
Centre d'études des langues indigènes d'Amérique, CNRS

P. 37-54, in Salvatore d'Onofrio & Frederic Jouliau (ed.) *Dire le savoir-faire. Gestes, techniques et objets*, Paris, L'Herne, Cahiers d'anthroologie sociale n°1

Le « savoir-faire » est une expression assez récente en français. La plus ancienne occurrence connue serait de 1671, selon le Trésor de la langue française (2002) et Le Petit Robert (1985), donc apparaissant à l'époque moderne. Mais quel est exactement son sens pour nous aujourd'hui ? Les définitions actuelles sont nombreuses et très souvent reliées à une discipline particulière. On n'aura pas la même idée du « savoir-faire » selon qu'on se situe dans le domaine de l'organisation du travail et des rémunérations dans l'entreprise, dans celui du Droit commercial, dans les études de folklore et la conservation du patrimoine, dans l'enseignement et l'apprentissage, dans l'art, etc. Quant à la traduction de l'expression « savoir-faire », elle est assez aisée du français à l'anglais (*know how*) mais elle ne l'est pas avec l'espagnol, entre autres, qui nous force de choisir entre *conocimientos prácticos* et *pericia*. Les dictionnaires français consultés et mentionnés plus haut ne sont pas convainquants dans leurs tentatives de définition générale et consensuelle. Il faut donc faire un choix d'interprétation, dès ce stade. Nous ne partirons pas de ce que disent ces dictionnaires, mais plutôt de ce dont l'anthropologie a hérité — car par chance il y a une définition — et qui est de Mauss. Cet auteur signale les difficultés du français à bien exprimer une certaine notion :

*NDA. Ce document est un manuscrit d'auteur. Par conséquent les numéros de page ne coïncident pas exactement avec ceux de la version publiée.

« Ici se place la notion, très importante en psychologie, d'adresse. Mais en français nous n'avons qu'un mauvais terme, 'habile', qui traduit mal le mot latin *habilis*, bien meilleur pour désigner les gens qui ont le sens de l'adaptation de tous leurs mouvements bien coordonnés aux buts, qui ont des habitudes, qui 'savent y faire' » (Mauss 1968 (1936) : 375).

Ce n'est pas, pour Mauss, seulement affaire d'adaptation individuelle. Chaque groupe humain transmet une « façon », une « manière » particulière de réaliser les actes techniques.

Comment approcher la notion de « savoir-faire » dans des langues autres qu'indo-européennes ou parlées par des groupes périphériques de la modernité ? On peut s'attendre à ne pas trouver d'équivalent facilement traduisible. Dans ce cas, il faut établir une méthode permettant de repérer des termes ou de cerner des notions similaires.

Nous le tenterons sur le nahuatl classique, c'est-à-dire la langue parlée au XVI^e siècle dans la région de Mexico, par divers peuples et notamment par les Aztèques. Ceci nous est possible car aux lendemains de la Conquête du Mexique les religieux espagnols confectionnèrent des dictionnaires, établirent des grammaires et recueillirent des textes historiques et ethnographiques en langue de l'époque. L'accès à ces sources est aujourd'hui facilité par des compilations récentes intégrant des citations en langue (travaux d'Alexis Wimmer) et leur traitement informatique (programmes développés par Marc Eisinger et Marc Thouvenot). Certaines sources sont consultables en ligne et les adresses sont données à la fin de ce chapitre. La base de données CEN, en cours de construction par Marc Thouvenot (Centre national de la recherche scientifique) a été utilisée ici pour tenter de cerner les conceptions nahuas du savoir-faire technique.

Le nahuatl est une langue vivante. Ses locuteurs contemporains sont au nombre d'un million et demi et peut-être de deux millions en ce début du XXI^e siècle. Les parlers actuels ont intégré des termes espagnols mais ceux du Mexique central demeurent proches à bien des égards de la langue classique.

Méthode employée

Comment formuler les requêtes pour faire apparaître le « savoir-faire » en particulier technique ? On s'en est tenu à deux langues d'interrogation, celles qui dominent dans les dictionnaires consultables par le programme CEN, c'est-à-dire le français et l'espagnol. Dans ceux-ci l'expression française de « savoir-faire » n'apparaît pas, à plus forte raison dans les

dictionnaires nahuatl-espagnol. La méthode adoptée a consisté à interroger les sources d'une part à partir de mots français : « beau », « bien fait » ; « façon », « manière » ; « artisan », « profession » ; « habile », « habileté », « adresse », « compétence » ; « technique » ; et d'autre part à partir des mots espagnols : *fino*, *bien hecho* ; *artesano*, *oficio*, *oficial* ; *hábil*, *habilidad*, *capaz*, *capacidad*, *pericia*, *perito* ; *conocimientos prácticos*, *técnicas*. Ces divers termes ne sont pas exempts des ambiguïtés dont se plaignait Mauss. Il est possible de repartir ensuite du nahuatl obtenu pour compléter et contrôler les résultats.

Dans ce texte sont incluses, en les signalant clairement, quelques observations de première main, faites dans le Nord de l'Etat de Puebla, et qui concernent le nahuatl contemporain et ses usages. En effet la persistance des termes et de leurs sens au fil des siècles est souvent remarquable. Les locuteurs du dialecte contemporain de cette région n'auraient sans doute pas beaucoup de mal à comprendre la plupart des termes anciens. Nous signalerons les mots ou les sens qui ont disparu.

Pour lire correctement les termes en nahuatl il y a quelques règles simples à suivre. La graphie du nahuatl n'étant pas fixée, celle choisie ici s'inspire des graphies de l'époque coloniale, mais harmonisée de sorte qu'on puisse lui appliquer les règles de l'espagnol, à quelques différences près. Les écarts avec l'espagnol contemporain sont : O à prononcer presque comme le OU du français ; X à prononcer "CH" du français ; U, UH et HU comme W de l'anglais ; LL comme deux fois L, c'est-à-dire L-L, et non comme en castillan ; l'apostrophe comme une occlusion glottale, un arrêt. La longueur des voyelles n'est pas notée. L'accent tonique, non noté, tombe toujours sur l'avant-dernière syllabe. Cette graphie a été appliquée aux citations de textes anciens, pour simplifier.

Pour produire des mots et du sens, la langue nahuatl recourt beaucoup à la dérivation, à l'incorporation, aux affixes, au jeu sur les valences (transitif / intransitif) et sur la voix réfléchie. Le repérage du lexique du « savoir » et du « savoir-faire » consiste de fait à identifier des radicaux et les manières de les accommoder.

La notion de « savoir » est plutôt aisée à cerner. Quant à l'habileté et au « savoir-faire », on découvre que les Nahuas ont développé un lexique qui les analyse très finement, lexique si riche qu'on ne peut pas donner ici toutes les variantes attestées. En jouant sur les affixes et ses facultés de composition, la langue nahuatl fait basculer un même terme, surtout des verbes, tantôt vers le constat d'un « savoir-faire » ou d'une habileté, tantôt

vers celui d'une qualité intrinsèque de la personne qui travaille ou produit et tantôt vers le processus cognitif impliqué.

Savoir, connaître, être conscient (mati)

Ce qui a trait au savoir en général, technique ou non, s'exprime par le radical verbal **mati**. A la forme transitive, indéfinie ou définie, ce verbe peut se traduire ainsi : *connaître* ; *savoir* ; *ressentir* : « il ne connaissait plus le sommeil ni la nourriture » (Sah. 12, 17)¹ ; *penser à*, tourner son attention vers ; *contrôler* : « **quimati in tla'tolli, in i'iyotl** », « [les lèvres] savent la parole, le souffle » (Sah. 10, 107). A la forme transitive seulement, définie mais sans objet exprimé, on trouve le sens : *être conscient*. « Ceux qui ne sont pas encore conscients », ce sont par exemple les petits enfants (Sah. 12, 57). De nos jours, dans le nord de Puebla, on entend « **Ye' conetl. A'mo quimati.** » (« C'est un enfant. Il ne sait pas. ») A la forme réfléchie, le sens devient : *croire que, penser que* (Cf. *achar* en portugais) mais il y a d'autres verbes pour penser.

Sur le radical **mati** le nahuatl construit de nombreux dérivés. Signalons quelques-uns d'entre eux, sans faire le tour de tous ceux qui sont attestés. De **mati** dérivent des noms et des verbes touchant au savoir et à ses modes de traitement et de communication :

Terme nahuatl	Sens littéral approché	Traduction
Machilistli	Action de savoir à propos de quelqu'un	La connaissance
A'mo machilistli	La non-connaissance	L'ignorance
Machistli	Ce qui est su	La compétence, l'expérience
Tlamatilistli	Le savoir sur quelque chose	Le savoir dans un domaine
Machtiya	Faire savoir	Enseigner
Temachtilistla'tolli	Parole qui fait savoir	L'enseignement
Tlamatilisamoxtl	Livre de savoir	Traité, ouvrage didactique
Machiyotl	Qualité de ce qui est su	Signe, exemple, dessin, type, plan, glyphe, représentation, figures de style, schéma
Temachtiloyan	Lieu où l'on fait savoir aux gens	Ecole

Les dérivés de **mati** servent aussi à désigner des fonctions sociales que nous nommerions « intellectuelles » :

Terme nahuatl	Sens littéral approché	Sens
Tlamatini	Celui ou celle qui sait	Le sage, le devin (chaman)
Tlamatilismatini	Celui qui connaît un savoir (et éventuellement l'enseigne)	Le savant
Temachtiani	Celui qui fait savoir	L'enseignant
Machise'	Détenteur de l'expérience, de ce qui est su	Celui qui est investi d'une fonction d'encadrement et de direction

D'autres dérivés, enfin, sont centrés sur le « savoir-faire » et l'habileté, évoqués plus bas.

Le savoir procédural spécifique (tlatequipanolistli)

Mauss souligne que le savoir faire, comme « façon », « manière », est modelé par la culture : il y a chez l'homme, dit-il, « transmission de la forme des techniques » (Mauss 1968 [1936] : 375). En interrogeant le lexique nahuatl à partir de « manière » et « façon », on trouve une exacte illustration de cette idée. Un nom, **tlatequipanolistli**, correspond, selon les contextes d'emploi, à travail comme action de travailler, à occupation habituelle et à façon de faire. Il est dérivé du nom **tequitl** (peine, travail, fonction, mais aussi débours, tribut, impôt : Chamoux 1992).

Ce terme peut désigner non seulement la façon de faire d'un individu mais encore celle de tout un groupe humain. Dans les textes anciens, on voit que les Nahuas avaient repéré les variations de procédés et de gestes d'un peuple à l'autre. Ainsi Launey traduit **intlatequipanolis** par « leur façon de travailler » ; dans l'œuvre de Sahagún, « **in matlatsinca' itech quisa in intoca in intlatequipanolis** » (Sah. 10,181) veut dire : « le nom des Matlatzinca (un peuple du Mexique) vient de leur façon de travailler ». L'explication suit : « Pour égrener le maïs, ils le mettent simplement dans un filet, dit « récipient à paille » et ils le battent » (Sah. 10, 181 : traduction de Launey 1980, t. 2 : 248).

L'action efficace et l'action correcte (uelilistli)

En nahuatl, la notion d'habileté individuelle peut s'exprimer par un terme qui signifie *la bonne qualité d'une action*, technique ou non, **uelilistli**. On peut le traduire par habileté, capacité, pouvoir. C'est un des équivalents de « savoir-faire » au sens de « pouvoir-faire ».

Une autre manière de dire est d'incorporer le radical **yec-** (ce qui est « droit », « correct ») dans divers mots, notamment des verbes, ce qui permet de préciser que l'action est faite ou doit être faite correctement.

« Savoir faire » : savoir anticiper, être prudent, préparer (i'mati)

De nombreux termes exprimant l'habileté ou son absence dérivent de **mati**, savoir. Les sources mentionnent un verbe **i'mati**, pas toujours aisé à différencier de **mati** dans les énoncés anciens écrits, pour des raisons de graphie. Ce semble être le verbe le plus proche de « savoir faire ».

A la forme réfléchie, il indique des qualités de la personne, qu'on peut traduire par *être habile, adroit, être sage, avisé, prudent*.

Avec les formes négatives, on forge des expressions qui disent *la sottise, la maladresse, la stupidité, l'ignorance*.

Le même verbe **i'mati**, à sa forme transitive indéfinie (complément d'objet non précisé) ou définie (complément d'objet précisé), signifie *préparer*, préparer quelque chose. Il indique donc, non un geste en particulier, mais *une action d'anticipation d'une autre action*.

« Savoir faire », pour les Nahuas, c'est en quelque sorte être capable de se représenter les actions à venir et leurs effets, c'est être capable de prudence.

L'expertise : savoir réussir parfaitement (a'si)

Le verbe **a'si** signifie *arriver*, atteindre un but, dans les mêmes usages que ceux du français : arriver, atteindre quelque chose (un lieu, un objet), arriver à quelque chose, parvenir (réussir). L'idée d'acte accompli, parfait, consommé se rattache à ce verbe. Il est abondamment utilisé pour dire le savoir-faire, non pas en tant que procédure, mais en tant qu'habileté consommée : « **Uel a'sique' in Amantlan, in Tollan** », « Ils arrivèrent au sommet de l'art, ils ont fait preuve de toutes les compétences [les gens d'Amantla et de Tula : les Toltèques]. » (Launey 1980 : 220). « Ils arrivèrent bien, à Amantlan, à Tullan », dit littéralement le texte.

Cette dernière expression, renvoyant à des localités ou cités, a disparu aujourd'hui. C'est une particularité de l'ancien nahuatl que d'exprimer l'expertise dans ces termes : **Amantecatl**, **Toltecatl**, l'Amantèque, le Toltèque. L'Amantèque était littéralement l'habitant du quartier d'Amantlan, mais voulait dire plumetier en général. Le Toltèque, citoyen de Tula, signifiait artiste, artisan du luxe en général, en rappel de la tradition qui voulait que, par le passé, les Aztèques, « barbares » du nord (Chichimèques), aient appris les techniques de la « civilisation » et la langue nahuatl à Tula, en servant les Toltèques.

Une autre manière, disparue, d'exprimer la complétude, le parfait achèvement était l'emploi du chiffre quatre cents, **sentzonme'**, qui est aussi l'image du grand nombre, du *sumum*. C'est pourquoi l'habileté suprême s'exprime aussi par ce chiffre.

Les quatre cents

(En italiques : « savoir », « arriver », « bien », « quatre cents »)

Itechpa mi'toa in aca miyec tlamantli quimati amatl, tlacuilolli, anoso itla netlayecolistli, in youhqui tepotspitscayotl, cuauhxincayotl, teocuitlapitscayotl, much uel quimati. Ic mi'toa itechpa centson, uel a'sic.	Se dice acerca de quien <i>conoce</i> muchas cosas de papel, de pintura, o quizá alguna profesión, como la fundición de cobre, el tallado de la madera, la fundición del oro, todo <i>lo sabe bien</i> . Así se dice de él : « <i>pudo alcanzar los cuatrocientos</i> ».	Se dit de quelqu'un qui connaît beaucoup de choses, livres, écriture, ou quelque métier d'art, comme fondre le cuivre, tailler le bois, fondre l'or, il est expert en tout. Aussi dit-on de lui : il est arrivé à quatre cents. (Launey 1980 : 309)
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Composantes du « savoir-faire »

Savoir comprendre (ixa'xiliya, ixi'mati)

Un certain nombre d'expressions de l'habileté ou de la compétence font appel à des parties du corps. Trois organes ressortent nettement dans les pratiques langagières : l'oeil, le coeur et la main. Le lecteur dira peut-être que ce n'est pas très original : le français parle de « coup d'oeil », de « coeur à l'ouvrage », de « tour de main ». Mais il n'est pas sûr que les représentations appelées par les expressions nahuatl et françaises soient similaires.

La « face », le « visage » : **ixtli**, désigne aussi « l'oeil » et entre en composition avec le verbe arriver, **a'si** et avec « prévoir », **i'mati**. Les mots, verbes ou noms, construits sur cette base indiquent la perspicacité, la pénétration, la compréhension, l'intelligence. Avec **a'si**, c'est comprendre

plutôt dans le sens d'*arriver à voir*. Avec **i'mati**, c'est plutôt *reconnaître*. On peut qualifier quelqu'un de **ixpets**, yeux brillants, expression dont le sens nous est décrit dans les sources et dont j'adapte ici la traduction de Launey, au plus près du nahuatl, malgré la lourdeur en français (1980 :302)

Ixpets, « Yeux brillants »

Itechpa mitoa in aquin uel quinemiliya in quenin uel quitemos, in quenin uel quimonextis in itech monequi. Anose uel quitta in tlein oui in sasanilli.

Se dit de celui qui pense bien (à ceci) : comment pouvoir rechercher, comment pouvoir trouver (faire paraître) ce qu'il veut (cherche). Ou encore qui voit bien dans ce qui est difficile dans les énigmes.

Savoir réfléchir bien (uel monotsa)

Réfléchir c'est se parler à soi-même : **uel monotsa**, il ou elle réfléchit bien (Sah.12, 1) : **a'uel monotsa**, il ou elle réfléchit mal (Sah. 10, 47). Mais on précise parfois avec quelle partie de soi on dialogue : le coeur. Le terme pour coeur (**yolo'tli**) désigne l'organe, mais son emploi métaphorique est extrêmement large, comme dans beaucoup de langues et il serait long d'en faire le tour. Pour les Nahuas le coeur est notamment le site de la mémoire, de la raison, des sentiments. L'artiste, l'artisan est celui qui parvient à dialoguer (**nonotsa**) avec son propre coeur, **moyolnonotsani**, ce qui nous conduit à une image proche de *savoir réfléchir*. Les personnes maladroites et irréfléchies sont qualifiées de **a'yolo'**, « sans coeur ».

Le rapprochement stylistique des deux termes de parties du corps, « l'oeil, le coeur », signifie la compréhension et donc une habileté intellectuelle, nettement distincte d'un savoir faire gestuel. Voici un exemple, avec une traduction française littérale, et la traduction anglaise donnée par Dibble et Anderson :

Quicuis in ixtli, in yolo'tli, Il emportera (obtiendra)
in toltecayotl. (Sah. 9, 88) l'oeil, le coeur, « la
toltequité »

He would acquire
understanding, artisanship

Savoir faire manuellement (momai'mati)

Les termes comprenant main (**maïtl**, en composition **ma-**) se réfèrent nettement à l'habileté manuelle, au « savoir-faire » gestuel et non mental : **momai'mati**, habile de ses mains. Ils ne semblent pas renvoyer au « savoir-faire » en général. Quant au malhabile, il est traité de manchot, **matsicol**, image que nous connaissons bien.

Le « savoir-faire » comme qualité d'un objet

Etre accompli

« L'objet » réussi dont on parle peut être une chose ou un être humain. Le nahuatl emploie des dérivés du verbe **a'si** : quelque chose ou quelqu'un est réussi, achevé, accompli, parfait. Les expressions françaises équivalentes peuvent coller de très près au nahuatl. Dans les sources anciennes, la réussite comporte des connotations apologétiques, surtout quand il s'agit de personnes nobles (« une jeune fille accomplie »).

Chez les Nahuas modernes, paysans, artisans, ouvriers, le critère est plus utilitaire. Une chose réussie est plus simplement une chose utilisable ou vendable. Elle peut être plus ou moins jolie, de plus ou moins bonne qualité, mais ces caractères s'expriment par d'autres termes que ceux de la réussite.

Etre propre, clarifié

Dans le nahuatl classique, la beauté est une le fait d'une chose qui est purifiée, rendue propre et claire : **chipauac** (radical : **chipaua**).

Avoir reçu bonne apparence, briller

La beauté s'exprime aussi par **uelnexlistli**, qui est le fait d'avoir reçu une belle apparence (sens littéral). Dans ce dernier terme, le radical **nesi**, paraître, est celui qui est utilisé pour dire que le soleil se lève. Nous pensons qu'il garde dans divers contextes la connotation de briller, d'illuminer (ou d'être illuminé). On le retrouve d'ailleurs de façon très courante aujourd'hui dans le lexique ordinaire des situations scolaires : le maître non seulement « fait savoir » (**machtia**) mais il « fait apparaître » (**nexiya**) : il révèle, il met en lumière.

Etre luxueux

Du temps des Aztèques, une chose bien faite, de première qualité, était dite « un bien de Toltèque » : **toltecatlatquitl**.

Etre de forme régulière, comporter une abondance de matière (nahuatl contemporain)

Aujourd'hui, dans le dialecte du nord de Puebla, on emploie **cualli**, de bonne qualité, et **cualtsin**, joli. Les critères varient beaucoup suivant les objets. Une galette de maïs doit être mince (**pitsauac**) et d'un arrondi régulier, sans « montagne » ou angle (**tepetl**) qui trahissent le manque d'habileté des débutantes ou la négligence de certaines femmes qui

« bâclent » : c'est ainsi, fine et ronde, que la galette aura bonne saveur et bel aspect, dit-on ; mais ce résultat ne s'obtient que par la bonne volonté qui permet le soin, la concentration, l'habileté manuelle. Pour les textiles, c'est la quantité de matière et le plus grand temps de travail qui font un bel objet. Une broderie de bonne qualité s'apprécie à la quantité de fils employée, à leur densité, à la régularité du résultat qui doit être aussi bien fait à l'envers qu'à l'endroit. Dans le cas d'un tissage, celui-ci doit être bien serré.

Le modèle nahuatl de l'artisan

Il existe dans les sources de longues listes d'activités relevées à Mexico-Tenochtitlan, pratiquées sur place ou dont les produits arrivaient à la ville par le marché ou par le tribut. Elles mentionnent les artisans du luxe, qui étaient dits Toltèques, artistes, et comprenaient plumetiers ou Amantèques (orfèvres, lapidaires, sculpteurs de bois, peintres-écrivains) ; les artisans du bâtiment (carriers, tailleurs de pierres, charpentiers) ; et ceux des spécialités plus quotidiennes (teinturiers, potiers, tanneurs, chausseurs, vanniers, cordiers, papetiers, etc.) Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de chacune de ces activités. Mais quelle conception a-t-on de l'artisan ou de l'artiste ?

Deux termes anciens **nematilistli** et **ixtlamatilistli** sont traduits par « artisanat » dans les sources. Mais selon le contexte ils sont aussi traduits par « prudence » et même par « astuce ».

L'âme, sa nature, sa présence

Y a-t-il, comme en Europe, l'idée de don inné ? Une notion a quelques ressemblances superficielles avec celle qui existe dans la culture européenne, Espagne comprise. Mais il ne faut pas s'y tromper : pour les Mésoaméricains, l'innéité d'un « don » n'est pas suffisante. La notion-clé mésoaméricaine, chez les Aztèques comme de nos jours, est celle de **tonalli**, caractère profond de la personne, reçu en même temps que la vie et, dans les temps anciens, déterminé en principe par le jour de naissance. Mais on n'hésitait pas à tricher si la date de naissance et son augure ne plaisait pas.... Tout le monde a un **tonalli**, tous les gens mais aussi tous les êtres animés et inanimés du monde, jusqu'aux marmites et aux pierres. Les Aztèques pensaient que serait un bon artisan celui né sous le signe 7-fleurs ou 1-singe. Mais naître à ces moments ne suffisait pas. A cette époque, comme de nos jours, on pense que le **tonalli** n'est pas complètement

présent ni bien ancré chez l'enfant. Il peut subir des accidents et des perturbations. Il n'arrive vraiment qu'à l'adolescence (les Nahuas sont très piagétien...), quand le jeune devient conscient et responsable et alors on dit que « son âme arrive ». L'éducation et l'entraînement technique sont destinés à favoriser cette arrivée de l'âme (Chamoux 1986).

La formation technique

Dans d'autres études, j'ai décrit comment la formation technique, de nos jours, se faisait avec une économie d'explicitation en cours d'action, mais avec une abondance de recommandations et d'admonestations en dehors des moments de travail sur la matière (1986). Pour le XVI^e siècle, nous possédons des textes de sermons en langage cérémonieux. Au XX^e siècle on adresse, en langage plus ordinaire, des recommandations assez semblables sur le fond, sinon sur la forme. Ils disent au jeune : observe, bien, concentre-toi bien, acquiert de la persévérance, regarde quel est le bon résultat. L'accent est mis sur l'attention, avant tout.

L'artisan idéal

Dans la citation suivante, la deuxième colonne avec le texte en français comporte des traductions les plus littérales possible, afin de mieux capter l'image mentale qui fait référence pour les Nahuas. La troisième colonne donne une traduction de León Portilla et la dernière celle de Dibble et Anderson. L'artisan procède ainsi selon les textes (Sah. 10, 25)

Tlatlaliya,	il place (pose, dispose, installe)	<i>compono cosas</i>	He constructs,
Tlai'mati	il prépare	<i>obra habilmente</i>	prepares,
Tlayocoya	il donne forme (crée)	<i>Crea</i>	arranges,
Tlauipana	il met les choses en bon ordre (en file)	<i>arregla las cosas</i>	orders
Tlapopo'tiya	il les apparie (les classe)	<i>Las hace atildadas</i>	Fits
Tlana'namictiya	il les fait se rencontrer (les met face à face)	<i>hace que se ajusten</i>	matches (materials).

Ce qu'on attend de l'artisan

La distinction du « bon » et du « mauvais » artisan, évoquée maintenant, doit sans doute beaucoup au questionnaire même que le franciscain

espagnol Bernardino de Sahagún avait établi pour son enquête. Mais les réponses décrivent les attentes et les critiques à l'égard de l'artisan. La seconde colonne donne une traduction au plus près du nahuatl et la troisième met en regard quelques unes des traductions de Dibble et Anderson quand elle éclairent le sens.

Le bon artisan

Tlamauhcachiua	fait une chose avec crainte	he works with care.
Tlauiyanchiuani	agit avec précaution.	
Tlapaccachiuan	est patient.	
Tlayollo'pauiani	travaille de bon coeur	a willing worker

Le mauvais artisan

Ichtequi	Vole	
Iluisuia	agit sans soin	
Mocacayahuan	est trompeur	
Quisani	est chapardeur (un « sorteur » de choses)	a pilferer.
Tlailuisuiani	n'est pas soigneux.	Careless.
Tlaixpachoani	est voleur	
Tlaixpacho' ni motlacauiani	est un voleur, il garde les choses pour lui-même	a petty thief who keeps things for himself

Les défauts, notamment voler, ne sont pas spécifiques aux artisans et stigmatisent bien d'autres membres de la société (l'entremetteuse, le mauvais vieillard, le mauvais enfant, etc.)

Au vu des observations de terrain au XX^e siècle, il semble qu'un lien puisse être établi entre ces critiques et la qualité de l'objet. En effet, dans les productions d'artisanat domestique, à l'époque encore récente où elles étaient nombreuses dans la Sierra, la qualité des produits se jugeait, sur le marché, à certains critères : pureté, régularité de forme, abondance de matière. Pour la poterie, il fallait qu'ils soient purs (sans faille) et on l'évaluait en frappant sur les pots : ils devaient rendre un son clair s'ils avaient été faits avec soin et bien cuits. On attachait peu de valeur aux traces de feux, aux décors. Pour les textiles, blouses brodées (**camixa'tli**), légers vêtements de gaze (**quechquemitl**), lourdes jupes de laine (**cue'tli**), épaisses et longues ceintures (**paxa'tli**), la bonne qualité s'appréciait, on l'a dit, par la régularité du travail mais surtout par la quantité de matière utilisée. Certains produits destinés à la vente étaient moins fins (gaze), ou

moins tassés, moins denses, ou plus courts, etc. et c'était se laisser tromper ou voler que de les accepter. On attendait les touristes naïfs pour les écouler. Peut-être le vol par les artisans, tant décrié dans ces anciens textes aztèques, consistait-il à rogner sur la matière première, surtout si elle était luxueuse (or, cuivre, plumes, etc.). On sait que les fraudes existaient et que c'était une des fonctions des juges du marché aztèque de Mexico Tenochtitlan que de les empêcher.

L'emphase sur les habiletés intellectuelles et les qualités morales

Ce qui frappe, dans les sources anciennes, et également dans les pratiques contemporaines observées, c'est l'insistance sur les qualités intellectuelles, morales et sur des conduites psychologiques recommandées, beaucoup plus que sur les habiletés et entraînements gestuels. Pour les Nahuas, le « savoir » mérite beaucoup plus d'être remarqué que le « faire ». Parmi les qualités intellectuelles, on trouve la perspicacité, la réflexion (incluant la mémoire), le contrôle de l'attention, la capacité à prévoir. Pour les qualités morales, on note la crainte respectueuse, la prudence, l'honnêteté et une certaine générosité. Pour les conduites, on relève le calme, le soin, la patience, la volonté de faire bien. Dans les actions techniques elles-mêmes, l'insistance sur l'organisation du travail est remarquable : disposer, préparer. L'activité de production est conçue comme un engendrement de formes, une mise en ordre, un classement, un agencement.

La valorisation dont fait l'objet la perspicacité, dite avec les mots du savoir-voir et de la compréhension, laisse sans aucun doute la porte ouverte à l'exercice de l'imagination créatrice et de l'astuce, la ruse technique valorisée par les anciens Grecs (la *metis*). Du reste, des usages du mot « artisanat », **nematilistli**, renvoient justement à l'astuce, comme on l'a dit.

Dans la tradition de la pensée moderne, nous avons considéré le savoir-faire comme un élément du travail, comme un lieu où agissent de façon conjointe le pur savoir « intellectuel » et le faire purement « corporel ». On a pu le définir comme la part humaine dans la technique, rapprochant la matière (naturelle) et l'instrument (culturel), et pour cela cause et condition de l'efficacité et en même temps qu'enjeu des relations sociales (Chamoux 1981). Ceci conduisait à en décrire les contenus procéduraux (savoirs spécifiques, gestes, séquences, etc.), mais aussi les modalités de contrôle

social qui s'exerçaient à son propos et les manières de le transmettre. C'est à un déplacement du questionnement que nous invite la conception nahua.

Détailler et décomposer les savoirs et savoir-faire se pratique depuis des décennies dans l'analyse du travail et le management (une histoire de la période récente est retracée par Stroobants 1993). Un des derniers avatars est l'irruption de la notion de « compétence », définie comme ensemble des savoirs et savoir-faire. Les analystes tendent à décomposer de plus en plus cette « compétence », en découvrant de nouvelles composantes, comme le « savoir-être », le « savoir-comprendre » (Hatchuel et Weil 1992) qui s'ajoutent à la liste des savoirs et savoir-faire.

Que nous disent à ce propos les anciens textes aztèques, au terme de ce bref parcours du lexique ? L'angle d'approche est différent et la préoccupation est plutôt : *qu'est-ce qui rend possible le savoir-faire technique* ? Ce dernier semble vu, non pas comme une *cause* de la réussite technique, mais comme la *résultante* de connaissances, d'habiletés cognitives et de comportements développés en amont. De composante listée du « travail » et de la « compétence », il se confond avec cette dernière et devient question principale, appelant la description de ses propres composantes, parmi lesquelles figurent en première place celles qui renvoient à la capacité d'anticipation, à la maîtrise de soi et au « savoir se servir de sa tête », si l'on pardonne cette familière mais expressive manière de parler.

Appendice sur les sources utilisées

Le nahuatl classique est une langue bien connue et anciennement étudiée. Dès le XVI^e siècle, les religieux espagnols ont confectionné des dictionnaires, des grammaires et recueilli des textes en langue de l'époque : citons le dictionnaire de Molina de 1571 ; la grammaire d'Olmos de 1547 et celle plus tardive de Carochi en 1645 ; les textes d'ethnographie des Aztèques réunis par Sahagún, etc. Certaines de ces sources furent traduites plus tard en français (notamment par Siméon 1885). Au XX^e siècle, Marc Eisinger a établi un index informatique des termes nahuatl de l'oeuvre de Sahagún (1994), dans la principale édition de référence, celle d'Anderson et Dibble (1950-55). Récemment, Alexis Wimmer a compilé ces sources pour les fusionner en un seul dictionnaire, incluant des citations de textes du XVI^e siècle, des analyses récentes de la langue et des traductions (notamment Launey 1979-80), ainsi que quelques sources ethnographiques

du XXe siècle (consultable en ligne). Sous chaque entrée en nahuatl de cette compilation on trouve des traductions et des exemples en français, en espagnol, en anglais et en parfois en allemand. Par ailleurs des documents inédits, constitués de dictionnaires et de textes conservés à la bibliothèque nationale de France, ont été paléographiés par Sybille de Pury, Marc Thouvenot et d'autres (projet *Amoxpouhque* du Centre d'étude des langues indigènes d'Amérique) et sont consultables en ligne et/ou téléchargeables. L'ensemble, comprenant l'index d'Eisinger, la compilation de Wimmer et les paléographies, est informatisé et placé dans une base de donnée en cours de constitution mais déjà partiellement opérationnelle, préparée par Marc Thouvenot (programme Chachalaca, accessible en ligne, et CEN, en construction).

Documents en ligne sur le nahuatl :

<http://celia.cnrs.fr>

<http://www.sup-infor.com/>

<http://www.ifrance.com/nahuatl>

Bibliographie

2002 *Trésor de la langue française informatisé*, Paris, Centre national de la recherche scientifique. <http://www.atilf.fr>

ANDERSON A. J. O. & DIBBLE CH. 1950-55 *Florentine Codex, General History of the Things of the New Spain*, de Fray Bernardino de Sahagun, Santa Fe (New Mex.), University of Utah and School of American Research.

CAROCHI, H. 1983 (1645) *Arte de la Lengua Mexicana*, Mexico, Instituto de Investigaciones Filológicas, Instituto de Investigaciones Históricas, Facsímiles de Lingüística y Filología Nahuas 2. México: UNAM

CHAMOUX, M. N. 1981 "Les savoir-faire techniques et leur appropriation : le cas des Nahuas du Mexique", *L'Homme*, XXI (3) : 71-94.

CHAMOUX, M. N. 1986 « Apprendre autrement », 209-235, in Pierre ROSSEL, *Demain l'artisanat*, Paris-Genève, PUF et cahiers de l'IUED.

- CHAMOUX, M. N. 1992 *Trabajo, técnicas y aprendizaje en el México indígena*, Mexico, CIESAS-CEMCA.
- HATCHUEL A., WEIL B. 1992 *L'expert et le système*, Paris, Economica.
- LAUNEY, M. 1979-80 *Introduction à la langue et à la littérature aztèques*, vol. 1 et vol. 2, Paris, L'Harmattan.
- LEON-PORTILLA M. 1983 *Los antiguos mexicanos a través de sus crónicas y cantares*, Mexico, F.C.E./S.E.P
- MAUSS, M. 1968 (1936) "Les techniques du corps", 363-386, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.
- MOLINA, A. de 1977 (1555-1571). *Vocabulario en lengua castellana y mexicana y mexicana y castellana*. Colección "Biblioteca Porrúa" 44. México: Porrúa.
- OLMOS, A. de 1875 (1547) *Grammaire de la langue nahuatl ou mexicaine*, composée en 1547, par le Franciscain André de Olmos. Paris, Imprimerie nationale.
- ROBERT, P. 1985 *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Le Robert
- SIMEON, R. 1963 (1885) *Dictionnaire de la langue nahuatl ou mexicaine*, Graz, Akademische Druck - U. Verlagsanstalt.
- STROOBANTS, M. 1993 *Savoir-faire et compétences au travail. Une sociologie de la fabrication des aptitudes*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

¹ Les renvois à l'oeuvre de Sahagún sont repris tels qu'ils sont dans la compilation de Wimmer, qui les donne sous la forme abrégée établie par Eisinger : Sah. + numéro du livre + page dans l'édition d'Anderson et Dibble.